

GARDONS LE CAP

Histoirecapdelamadeleine.ca

Décembre 2017, no 7



Reconstitution du pont de glace sur le St-Laurent, sans date.
(Sanctuaire Notre-Dame-du-Cap).

Le pont des Chapelets

En 1878, l'église du Cap-de-la-Madeleine est devenue trop petite. Une plus grande est nécessaire. Pour sa construction, il est décidé de prendre les pierres dans la paroisse voisine, de l'autre côté du fleuve, à Sainte-Angèle-de-Laval et de les transporter l'hiver par traineau lorsque le fleuve sera gelé. Cette année-là, les températures sont douces et le Saint-Laurent ne fige pas. Le curé Luc Désilets demande aux paroissiens de réciter le chapelet afin que Dieu intercède. À la fin de la saison,

au mois de mars 1879, alors que tout espoir semblait perdu, des morceaux de glace provenant de la débâcle du lac Saint-Pierre forment un « pont » entre le Cap et Sainte-Angèle. Les paroissiens y voient un miracle et une réponse à leurs prières. Du 19 au 25 mars, une centaine de voitures tirées par des chevaux transportent les pierres. Cet événement a contribué à la renommée du Cap-de-la-Madeleine.



LANCEMENT DE LA REVUE EMPREINTES

Le lancement du premier numéro a eu lieu le 7 juillet, à l'hôtel de ville de Bécancour, en présence d'une belle assistance dont de nombreux politiciens.

Merci à tous les collaborateurs.

Mario Lachance, François-Philippe Champagne et Jean Roy.
Crédit pour les photos :
Oliver Croteau



La présidence d'honneur de la publication a été confiée à François-Philippe Champagne, député fédéral de Saint-Maurice-Champlain et ministre du Commerce international.

DES NOUVELLES DE VOTRE SOCIÉTÉ

▪ Archives

L'Association des descendants de Louis Pinard a remis à la SHC, 120 numéros de leur revue *La Pinardière*.

Cet été, la SHC a reçu le dépôt du Fonds Rocheleau.

▪ Prise de position

En mars, la SHC a dénoncé dans les pages du

Nouvelliste le projet de démolition de la maison de l'Exposition. Celle-ci n'est pas encore passée sous le pic des démolisseurs.

▪ Tête d'affiche

Jean Roy a fait l'objet d'un reportage dans le *Nouvelliste*, section *Tête d'affiche*, en date du 30 octobre 2017.

FONDS ROCHELEAU

Le 20 décembre 1966, Moïse Tellier remet à « son ami », Raoul Rocheleau, ancien maire de Cap-de-la-Madeleine, un manuscrit dactylographié qui relate principalement sa vie de travail. Dans la lettre qui accompagne le texte, il lui rappelle les circonstances où ils firent connaissance, ainsi que quelques mésaventures. Ce document se trouve dans le fonds Rocheleau donné à la SHC par Yves Rocheleau, fils de Raoul, ancien député du Bloc québécois.

Moïse Tellier (1881-1971)

RÉCIT D'UNE VIE

Par Moïse Tellier

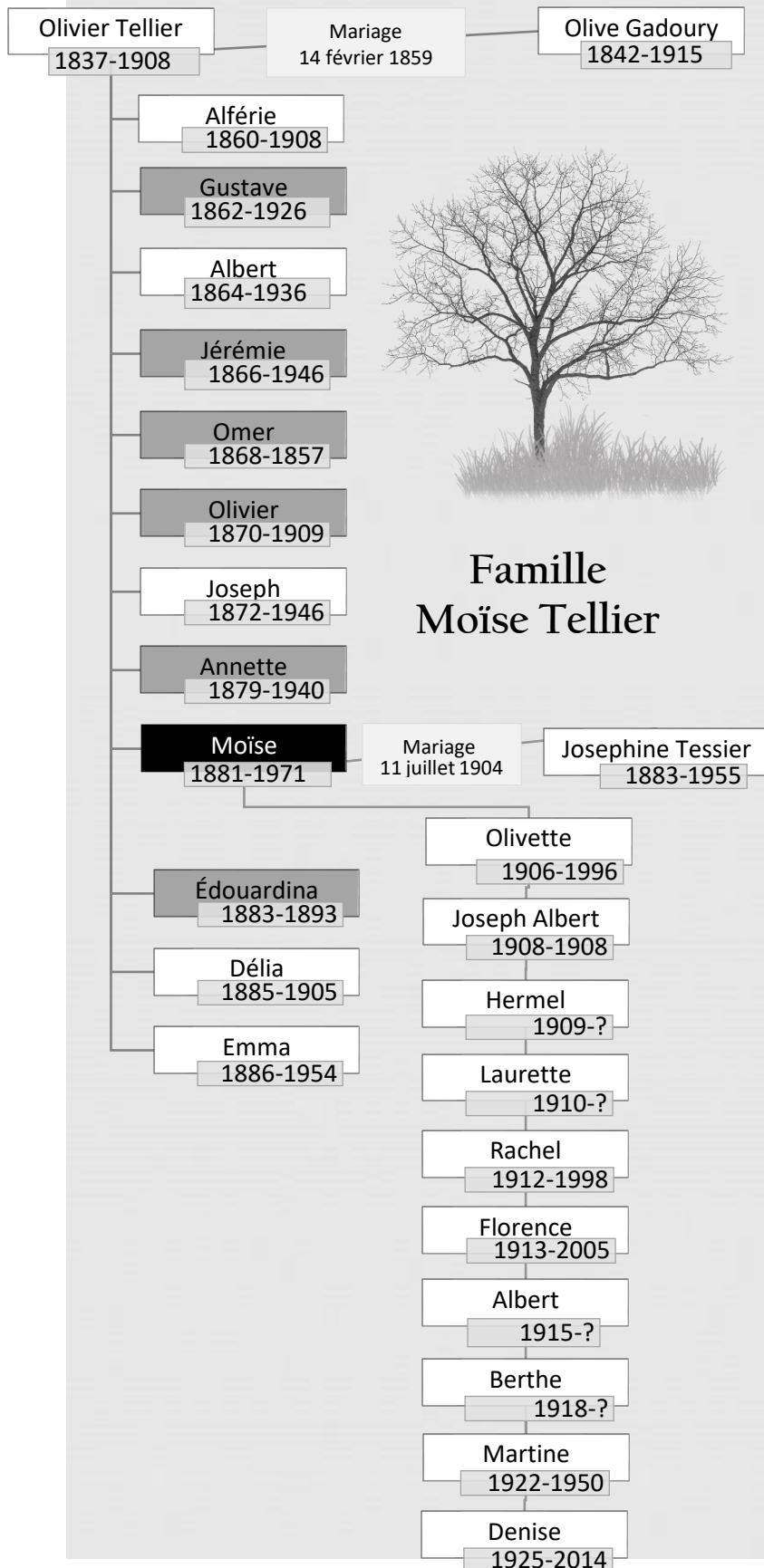
Texte adapté par Chantale Dureau

La Providence ayant voulu prolonger mes jours dans la quiétude la plus complète, j'ai cru bon d'écrire mes impressions sur les principaux événements heureux et moins heureux de ma vie, souvenir d'enfance, vie de famille, récit de voyage...

- Cap-de-la-Madeleine, 20 décembre 1966

Ma naissance

D'après les souvenirs et suivant ce que mes parents m'ont raconté, je suis né alors que mon père était à refaire le plancher de la maison. Il n'y avait plus qu'un seul rang de planches exposant la terre nue de la cave. Tout était pêle-mêle, il faisait froid et humide. Comme, il n'avait pas de médecin dans la paroisse, une sage-femme était venue assister ma mère dans son accouchement. Après ma naissance, on me mit dans un panier suspendu au-dessus du poêle à fourneau en attendant que mon père achève son plancher commencé tôt le matin. Lorsque ma mère me relatait ce fait, elle riait aux éclats.



Mon enfance

Fils de cultivateur, je suis né un 21 janvier 1881 dans le petit village de Saint-Joseph-de-Grantham, comté de Drummond. Dernier des garçons d'une famille de 12 enfants (8 garçons et 4 filles). Je fus choyé par mes parents. Bien que malgré son ardeur au travail, mon père parvenait à peine à faire vivre sa famille.

En 1888, mon frère Albert, troisième de la famille, se maria avec Délima Cadieux. Ses beaux-parents étant à l'aise, ils achetèrent notre ferme et l'offrirent comme cadeau de noces aux jeunes mariés. C'est là que mes parents décidèrent d'immigrer aux États-Unis, à Fall River au Massachusetts. Mes frères Gustave, Jérémie et Omer s'y trouvaient déjà.

Nos biens furent vendus à l'encan en mars 1889. Nous dûment laisser à regret notre beau pays. C'était l'exil... Je me rappelle que le matin de notre départ des voisins étaient venus nous serrer la main. Tout le monde pleurait, même mes petits camarades d'école. Malgré mon jeune âge, j'étais ému.

Arrivé à Fall River mon père et mes frères, Olivier et Joseph se trouvèrent du travail dans une filature de coton que l'on appelait la « Husband ». Le dépaysement ne fut pas complet puisque plusieurs habitants étaient d'origine canadienne-française et en nombre suffisant pour y avoir fondé, une paroisse catholique et des écoles francophones. Avec mes sœurs, je

reçus une éducation donnée par les sœurs dominicaines.

Après deux ans, le malheur nous toucha. Ma jeune sœur Édouardina perdit la vie. Les moulins tournèrent au ralenti. Mon père décida de déménager à Paswag au Rhode Island où il y avait des filatures de laine. Les salaires étaient meilleurs ainsi que les conditions de travail. C'est là que je connus les jours les plus difficiles de mon enfance. Imaginez, pas un seul canadien-français... et moi et mes sœurs qui ne parlions pas encore l'anglais. Nous étions la risée des petits Anglais. Après les classes, ils nous raccompagnaient avec des taloches. Après avoir livré

quelques batailles, je me fis des amis et par nos jeux j'appris des notions d'anglais.

Mon adolescence

Mais voilà qu'après six mois passés à Paswag, les filatures fermèrent à leur tour. Une nouvelle fois, nous prîmes la route. Gustave, avec mon frère Omer, avait ouvert une boulangerie à Woonsocket dans le même État. Nous allâmes les rejoindre. J'y ai passé mes plus beaux jours. De 1891 à 1897, je suis allé à l'école paroissiale francophone, j'ai travaillé au moulin de coton et j'ai été distributeur de pains pour mes frères. À 16 ans mes parents m'envoyèrent à l'école anglaise, le « High School » afin que je



maîtrise la langue du pays. À Woonsocket, à cette époque, les Canadiens français étaient majoritaires. Si bien que l'on pouvait y vivre sans apprendre l'anglais. Malheureusement, peu de temps après le début de mes études je dus abandonner. Une crise économique sévissait. Mes frères qui venaient à peine de s'acheter une propriété dans le but de bâtir un four à pain, n'étaient plus en mesure de faire face à leurs obligations et perdirent tous leurs avoirs. Omer alla s'établir à Salem dans le Massachusetts où il ouvrit, grâce à l'aide d'un oncle Gaudouy, curé là-bas, une boulangerie qu'il opéra quelques années. Mon père et mon frère Gustave décidèrent de mettre fin à notre exil et de rentrer au Canada.

Gustave alla s'établir, avec sa famille, à Saint-Michel-des-Saints. Il retournera plus tard finir sa vie à Taftville dans le Connecticut où mon frère Omer avait, alors, pris racine. Mon frère Jérémie trouva demeure à New-Bedford au Massachusetts. Olivier lui resta à Woonsocket.

La vie d'adulte

Quant à mon père, il acheta une terre à Saint-Eugène à moitié à crédit en mars 1898. Il fallait aussi un roulant et mes parents n'étaient naturellement pas en finance. Ils travaillèrent très dur pour arriver à vivre convenablement. Si bien qu'après trois ans, Annette, Dalia et moi nous décidâmes d'aller passer quelques mois aux États-Unis afin de pouvoir nous habiller décentement. Mes sœurs se trouvèrent

rapidement un emploi dans une manufacture de corsets à Worcester au Massachusetts. Moi j'entrais à l'emploi d'une fonderie où j'appris le métier de mouleur. En raison d'ennuis de santé, je dus subir une opération. Pendant ma convalescence, j'allais cueillir des pommes chez un cultivateur à Holden, Mass. À mon retour la fonderie avait fermé ses portes. Sans emploi, au printemps 1902, mes sœurs et moi, nous retournâmes chez nos parents à Saint-Eugène.

Lors de notre voyage de retour, nous allâmes saluer les sœurs Tessier installées à Suncook au New Hampshire. Celles-ci étaient originaires de Saint-Eugène. Les Tessier étaient une famille bien connue du village, leur maison était le rendez-vous de tous les amateurs de chant. Le départ des trois filles pour les États-Unis avait causé bien du chagrin. Lors de mon passage, Joséphine avait 18 ans. On se lia d'amitié. Une correspondance de deux ans débuta. En juillet 1904, je retournais à Suncook pour me marier avec elle.

Après le mariage, nous allâmes vivre avec mes vieux parents. Des enfants, il ne restait plus que la dernière Emma. Joseph, Annette et Delia s'étaient mariés. Annette avait épousé Eugène Rabouin de Salem et alla y demeurer.

Nous peinions à vivre du travail de la terre. Mon frère Alfred eut le malheur de perdre sa femme à la fin de l'année 1904. Il habitait alors Saint-Damase. Il décida d'aller travailler pour mon frère Alférie. L'ainé de la famille, qui



n'avait jamais quitté le Canada, opérait une distillerie à Saint-Hyacinthe. Alfred nous offrit de venir occuper sa ferme à Saint-Damase. Nous y restâmes jusqu'en 1907. Cette année-là, mon frère se remaria avec Ludivine Larivière et revint s'installer sur sa terre. Mes parents allèrent vivre avec mon frère Joseph sur leur ancienne propriété à Saint-Eugène. Quant à moi, je décidai d'apprendre le métier de menuisier et j'entraîs comme apprenti chez un M. Duff. Après mon apprentissage, mon frère Joseph déménagea à Saint-Germain. Avec mon épouse et nos enfants, nous aménageâmes avec mes parents. À la suite du décès de mon père, le 21 février 1908, avec l'accord de ma mère, nous décidions de vendre et d'aller demeurer au village. J'entraîs à nouveau à l'emploi de M. Duff.

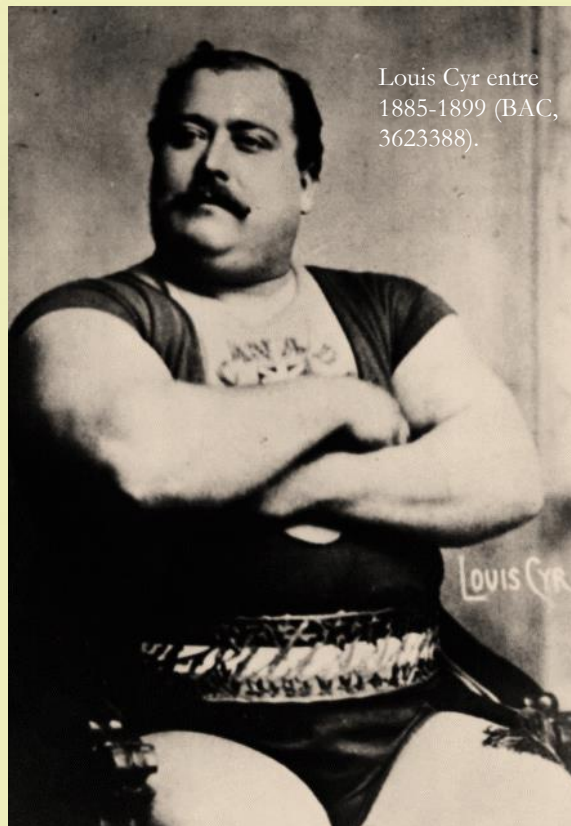
Vers 1913, ma sœur Annette vint nous visiter. Ma mère choisit de l'accompagner aux États-Unis. Elle souhaitait revoir ses enfants et petits-enfants américains. Ce fut son dernier voyage. En juin 1914, un grand incendie détruisit presque entièrement Salem. Ma vieille mère pour échapper au brasier marcha deux milles. La chaleur du feu suivi de la fraîcheur de l'air lui fut fatale. Elle attrapa une pleurésie qui l'emporta au mois de février 1915. On ramena son corps au Canada pour qu'elle puisse être enterré à côté de mon père.

*La suite dans
le prochain numéro !*

LES HOMMES FORTS

Souvenir d'enfance de Moïse Tellier

Alors que j'avais 6 ans, Louis Cyr, homme fort, venait donner des exhibitions de sa force dans les boutiques de forges. Le prix d'entrée était de 10 sous et on admettait les enfants gratuitement. Je me rappelle de sa stature imposante. Il ne faisait que 5' 10", mais il était très gros, 340 livres. C'était un bloc, bien carré. Cependant, il était illettré et il avait un langage coloré. Sa grande force n'était pas truquée. Je l'ai revu à Woonsocket, dix ans plus tard. Il était alors au déclin de sa vie, souffrant de diabète. L'un de ses tours de force consistait à faire monter sa petite femme dans une échelle qu'il plaçait sur son menton et promenait devant toute la foule. J'ai aussi vu sa fille soulever un poids de 400 livres. Je me rappelle aussi d'avoir vu Horace Barré, Hector Decary et Victoire Delamarre, d'autres hommes forts. Ces derniers étaient supérieurs à Cyr puisqu'ils ne pesaient que 160 livres.



Adhésion

Devenez membre de la Société d'histoire de Cap-de-la-Madeleine et participez à la diffusion de l'histoire de la région. Coût annuel 15\$.

Faites parvenir vos coordonnées, avec votre chèque libellé au nom de la SHC à : Société d'histoire de Cap-de-la-Madeleine, C.P. 33022, Trois-Rivières G8T 9T8.

info.gardonslecap@gmail.com

Gardons le Cap est publié deux fois par année. Pour une parution dans le prochain numéro, veuillez communiquer avec nous avant le 1er mars 2018.

Conception du bulletin et préparation des textes : Chantale Dureau.

Conseil d'administration de la SHC : Gabriel Cormier, Diane Caron, Catherine Des Champs, Chantale Dureau, Ian Mercier, Maélie Richard et Jean Roy.



Nos programmes en HISTOIRE

- Baccalauréat et certificat en histoire
www.uqtr.ca/histoire
- Programme court de 2^e cycle en études québécoises
- Maîtrises et doctorat en études québécoises
Programmes d'études supérieures uniques au Québec
www.eq.cieq.ca www.cieq.ca

Département des sciences humaines
819 376-5011, poste 3681
secretariat.schumaines@uqtr.ca

